

Chroniques et Commentaires.

"Le musicien dans la Cité"

¶ *Décidément, cet article [CONTREPOINTS II] a soulevé des problèmes complexes et touché à un point névralgique de la vie musicale d'aujourd'hui. Les conclusions que Rollo Myers y tirait d'une documentation étudiée sans prévention contre aucun idéal politique, sauf contre toute doctrine — quelle que soit par ailleurs sa tendance — qui envisagerait (dans l'intérêt de son plan général) de rogner les ailes à la liberté de l'esprit. — ces conclusions ont paru à beaucoup de lecteurs l'expression même du bon sens. D'autres, cependant, esprits subtils et fort indépendants, ont formulé des critiques et réserves que nous tenons à faire entendre et à examiner à leur tour.*

Et voici d'abord ce que nous écrit Pierre Souvtchinsky :

...Il est grand temps de voir clair, de ne pas mélanger les choses, de ne pas trouver des affinités, des similitudes et des rapprochements formels entre des phénomènes de nature absolument différente, tels que sont l'Etat soviétique et le fascisme.

Le fascisme, à son origine, n'a rien de révolutionnaire; c'est une entreprise d'équipe (pour ne pas dire de classe), une entreprise d'impérialisme politique pur. L'état soviétique, lui, est formé par et dans la plus grande révolution qu'ait jamais connue l'Histoire. L'asservissement de l'art dans le système fasciste

n'était qu'un vulgaire moyen de propagande, tandis que la recherche active et impérieuse d'un nouveau style, d'un nouveau sens esthétique, de nouveaux rapports entre la création esthétique et la vie, est un *phénomène culturel*, qui se rattache aux besoins et à l'exigence historique d'une nouvelle société qui est en train de se former péniblement dans le cadre du système soviétique.

Cette thèse ne supporte ni la simplification, ni les déformations tendancieuses. Elle pourrait être développée et approfondie indéfiniment, mais elle, est avant tout, *une évidence*.

Et puis, l'évolution musicale de musiciens tels que Serge Prokofiev et Chostakovitch, n'a pas besoin d'être « expliquée » par qui que ce soit; ce sont des grands musiciens et c'est à leur conscience créatrice, et rien qu'à elle, qu'il faut se fier et accepter leur biographie musicale et la juger, sans se rapporter à autre chose qu'à leurs œuvres.

Le problème de la nouvelle culture soviétique existe : il est immense et sous certains points de vue, il est souvent contradictoire et incertain. Il est tout naturel qu'il se place au centre des préoccupations actuelles, mais la formation de cette culture n'a rien à voir avec un épisode convulsif de désagrégation politique et social d'un monde en pleine crise, tel qu'apparaît le fascisme. Et cela serait une erreur méthodologique, doublée d'une inconscience coupable, que de les rapprocher et de les juger sur le même plan.

Que M. Rollo Myers se rassure : « L'enjeu et l'existence même de l'art », comme il le dit, ne sont pas liés à des « ingérences gouvernementales » et, malgré ces alarmes, l'art n'est pas prêt de périr. Il est trop facile de prêcher la « fin des temps » et de s'émouvoir devant un péril imaginaire qu'on étale avec complaisance et pour cette raison très simple, qu'on voue toujours au néant ce qui ne vous convient pas.

Heureusement, la continuité dialectique du processus historique se charge de reléguer ces considérations, qui ne voudraient être que trop désenchantées et pessimistes.

PIERRE SOUVTCHINSKY

¶ *D'autre part — et rien ne pouvait faire plus grand plaisir à CONTREPOINTS — il s'est trouvé des jeunes pour passer « Le Musicien dans la Cité » au crible de leurs combattives inquiétudes et certitudes. M. Gérard Brunschwig, après une objection analogue à celle de M. Souvtchinsky, élargit le débat et pose la question du rôle social de la musique dite moderne :*

1. Il n'est pas possible de se placer plus délibérément que ne le fait M. Myers en dehors de l'immense mouvement social d'aujourd'hui et d'ignorer davantage la fonction que doit y remplir tout art, et le musical aussi bien. Les « valeurs spirituelles » (dont

parlent tout bourgeois, et M. Myers, avec cet air d'exclusive propriété), ne se conçoivent pour moi qu'incarnées, et témoignant de la volonté de libération humaine; comme Bach témoignait, tous les dimanches, de sa foi. L'exemple soviétique proposé par M. Myers ne signifie autre chose que la prudence nécessitée par une *culture en train de se faire*, et qui n'est pas à l'abri des tentations ou des découragements. Et il ne faut pas comparer cette réaction de défense (elle gêne, je le sais bien! mais à qui la faute?) à une conception de la musique-inclinant-les-citoyens-au-vote.

2. Ne croyez-vous pas que la musique *actuelle* gagnerait, en se rapprochant de la fécondité concrète, de la poussée vivante? Tout de même, la musique est faite pour être jouée et entendue; si les musiciens prenaient une plus grande conscience de l'importance sociale de leur art, peut-être la musique perdrait ce caractère d'expérience de laboratoire, ou même d'épure impeccablement lavée, mais réservée aux délices d'un ou deux Eïnstein musicologues, seuls experts en ces abstractions; et alors, combien de sensibilités, d'imaginations gagnées à la musique, qui ne demandaient que cela! Une certaine musique moderne s'achemine vers le silence, et quel silence! Hérisé de théories, de techniques, de bricolages indésignables. N'est-ce pas trahir la véritable fonction de la musique? Et n'est-ce pas aller *dans un sens a-social*? Comme l'était la tour d'ivoire, que M. Myers refuse, mais qu'au fond il regrette tant, au milieu de ses obligations envers la société, qu'il tâche de réduire au minimum (payer ses impôts, par exemple.)

3. Tout ceci est doctrinal, donc sujet à discussion, et la discussion ne pourra rien y changer. Mais certains des arguments qu'avance M. Myers ne me paraissent pas dénués de tout artifice.

La distinction entre l'artiste qui travaille « sur commande », et celui qui travaille « au râtelier » me paraît assez délicate. (Ravel recevant une « commande » de musique pour un ballet voyait malgré tout se former des limites à son inspiration, et certains genres se trouvaient, par là même, écartés.)

Mais surtout, relisez bien la petite phrase innocente sur la *Marche funèbre espagnole*, dont on ne saurait dire si elle est franquiste ou républicaine. C'est la petite phrase dangereuse par excellence. Elle absout tous les « collaborateurs » du monde..

GÉRARD BRUNSCHWIG

¶ Tandis que M. Jacques Brunschwig n'hésite pas à conclure de la nature d'une œuvre à la nature de son auteur, ce que Nietzsche disait être la plus difficile, captieuse et épineuse des conclusions :

...On remarque à chaque instant le souci, chez M. Myers, de mettre en lumière la barrière infranchissable qui séparerait, selon

lui, art et société, politique et esthétique. C'est malheureusement cette distinction fondamentale qui me semble à la fois illégitime dans son principe et désastreuse dans ses conséquences.

1. Distinguer esthétique et politique, c'est, en fait, séparer les hommes sans qui on ne pourrait parler ni d'esthétique ni de politique; c'est en faire des esthètes et des politiciens; et c'est fort judicieusement que le sens commun a attaché à ces deux mots un sens péjoratif. Si l'on en fait autant pour chacun des autres arts et métiers, on transforme la cité en une multitude de groupes clos, bourrés de techniciens de tout poil. Les échanges deviennent impossibles. Ce faisant, l'on a tout simplement tué la cité, qui n'est que la condition de possibilité des échanges matériels et spirituels des hommes entre eux. En dissociant esthétique et politique, on a introduit au cœur de la cité un germe de mort : celui de la spécialisation outrancière et exclusive.

Peut-être M. Myers serait-il incliné à penser qu'à cette ruine de la cité, l'art ne peut que gagner. Je suis persuadé, au contraire, qu'il risque de tout y perdre. La musique, en tant qu'instrument de vie spirituelle, est l'expression d'une communauté, c'est-à-dire d'une communion. Le jour où la musique s'enfermera au milieu d'une petite équipe de spécialistes, le jour où elle deviendra incommunicable, elle ne sera plus la musique.

2. Ainsi, une distinction aussi nette entre art et société risque d'engloutir tout art et toute société. Pourquoi introduire alors un principe dont les conséquences paraissent si funestes? M. Myers prend pour prétexte que l'artiste « est responsable des valeurs spirituelles et essentielles », alors que « la société défend des valeurs contingentes et matérielles. » Ce qui le conduit à conseiller à l'artiste d'exprimer par son art « certaines valeurs spirituelles qui demeurent inchangées, contrairement aux divergences variables et toujours passagères qui ne cessent de diviser l'humanité politique. » On retrouve ici une vieille tendance idéaliste à dissocier de manière radicale le monde des faits et le monde des idées. Bien des choses nous inclinent aujourd'hui à penser que ces mondes coïncident dans la réalité humaine. Les valeurs spirituelles (dont l'artiste n'est pas le seul responsable), n'existent que par leur insertion dans le monde réel, elles partagent, avec les valeurs « contingentes et matérielles » tous les risques attachés à notre condition d'hommes.

C'est en effet l'homme qui est, en dernier ressort, le commun dénominateur entre esthétique et politique. C'est pourquoi l'échec de M. Myers devient manifeste lorsqu'il essaie de transposer sur le plan de l'homme le principe qu'il avait posé dans l'abstrait. Reprenons son exemple : celui de la marche funèbre en l'honneur des Républicains espagnols (exemple qui ne serait pas passé inaperçu si M. Myers l'avait pris de ce côté-ci des Pyrénées.) A

l'entendre, il semble qu'il importe peu que l'auteur en ait été républicain ou nationaliste; que, de toute façon, cela ne se voit pas dans la musique. Mais l'artiste ne crée pas au moyen seulement de ses connaissances (ou de ses recettes) techniques; toute sa personnalité entre en jeu, personnalité dans laquelle les convictions politiques ont leur place. Si l'auteur de la Marche funèbre avait été franquiste, n'étant pas le même homme, il n'aurait pas écrit la même musique. Je ne sais si elle aurait été moins belle (je serais plutôt incliné à le croire); en tout cas, elle aurait été autre.

Esthétique et politique se rejoignent sur le plan humain. Introduire une différence de niveau entre elles, en vertu d'une tendance (qu'il faut bien appeler bourgeoise), qui consiste à placer les « valeurs spirituelles » aussi loin que possible du monde des hommes, ne peut conduire qu'à les déshumaniser.

JACQUES BRUNSCHWIG

¶ *Selon l'usage, et comme de raison, nous avons communiqué ces critiques diverses à celui qu'elles visaient; et voici la réplique de Rollo Myers :*

...M. Souvtchinsky ne veut pas admettre qu'il y ait une similitude quelconque entre l'Etat soviétique et le régime fasciste, en ce qui concerne la directive que ces deux régimes cherchent à imposer aux artistes. Mais il est vraiment trop facile, quand on ne veut pas se rendre à l'évidence, d'affirmer simplement que le système de régimenter les arts que l'on préfère pour soi-même, pour des raisons politiques, est un « phénomène culturel qui se rattache à l'exigence historique d'une nouvelle société », tandis qu'un autre système qu'on désapprouve, pour les mêmes raisons, n'est qu'un « vulgaire moyen de propagande ».

Je pense que M. Souvtchinsky aura du mal à persuader qui que ce soit, en dehors d'une petite bande de convertis, que « la recherche active et impérieuse d'un nouveau style » en Russie soviétique est autre chose qu'une forme de propagande. Car les faits sont là.

Chostakovitch lui-même a écrit : « Je ne conçois de progrès ultérieurs qu'en fonction de notre construction socialiste, et le but même que j'assigne à mon œuvre, c'est d'aider à édifier notre pays. »

Voilà qui est franc, au moins. Cela dit tout : ma thèse n'a pas besoin d'autre appui.

Du moment qu'un artiste « dans la Cité » est soumis à une surveillance gouvernementale et accepte de travailler comme un fonctionnaire au service de l'Etat pour « édifier son pays », son œuvre devient, à nos yeux, quelque peu suspecte.

Imaginez en France un Ravel ou un Debussy, réprimandé par le Président de la République pour n'avoir pas écrit une musique à son goût ou au goût de l'homme de la rue, une musique sans doute tricolore, libre, égale et fraternelle...

Non, en dépit de la protestation soulevée par M. G. Brunshwig, il faut décidément séparer esthétique et politique; essayer de les rapprocher, ce serait rabaïsser l'esprit libre et créateur de l'homme au niveau d'un genre d'activité qui, jusqu'à présent, n'a pas fait grand honneur à l'espèce humaine.

Sans doute, la solution idéale serait celle que préconisa Platon : la création d'un être qui serait à la fois un philosophe (= artiste) et un roi; mais cela présuppose un système d'éducation bien plus perfectionné et supérieur à tout ce que l'humanité a connu jusqu'ici. En attendant, et tant que les hommes politiques se soucieront bien plus de fabriquer des bombes atomiques que de protéger les artistes, ces derniers, il me semble, ont bien le droit de défendre aux Gouvernements de se mêler des choses qu'il ne leur est pas donné de comprendre.

Dans un monde où tout citoyen est contrôlé, réglementé, dirigé, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il est vraiment étonnant qu'il y ait encore des gens qui voudraient que l'art même — qui devrait incarner toutes les aspirations de l'âme libre des hommes — soit, lui aussi, asservi. Ne serait-ce pas la dernière des abdications, l'ultime défaite de l'esprit humain ?

ROLLO MYERS

¶ *Que l'on me permette d'ajouter quelques lignes à cette correspondance dont les auteurs sont quatre de mes amis. Non pas pour les départager, car j'avoue être, dans cette affaire, sans réserve du côté de Rollo Myers. Mais pour approcher leur litige par un ou deux autres points. Et pour écarter quelques malentendus.*

Tout d'abord, je voudrais souligner — cela se lit du reste en clair entre les lignes de la dernière de ces lettres — que, de déclarer inacceptables les ingérences totalitaires dans la musique, cela n'implique aucune satisfaction pharisaïque à l'égard de la vie musicale telle qu'elle se déroule sous l'égide de nos régimes bourgeois et démocratiques. Partout et toujours, ce sont les Saint-Saëns et non les Debussy qui sont comblés d'honneurs officiels, et c'est le *Psaume* banal d'un quelconque épigone qui est primé, alors que le *Pater* d'un Jean Cartan reste scandaleusement inéxcuté. Et si l'on dépouillait les interdictions de l'A. R. M. P. [cf. CONTREPOINTS II, p. 9] de leurs attendus politiques, on trouverait que le goût qui se fait jour dans ces *tabous* coïncide à bien peu de chose près avec celui de la majorité des publics les plus peureusement anticommunistes. Jouez-leur les *Rondes de Prin-*

temps, et puis les trivialités de Chostakovitch : sauf parti pris politique, c'est ce dernier qui l'emportera. Car toute musique elliptique, allusive, anticonventionnelle, dénuée de facilité, est considérée comme inquiétante, malade et ennuyeuse par tous les grands publics du monde entier — grâce surtout à l'éducation que ces publics reçoivent de la part de l'écrasante majorité des interprètes — qui sont eux-mêmes « grand public » de cœur et de goût.

Qu'on l'admette ou non, depuis le dernier Beethoven tout au moins, la compréhension de la plus belle musique est une affaire déplorablement minoritaire et aristocratique. Et pourtant, cette aristocratie musicienne est la plus démocratique qui soit : le fils du duc y fraternise avec le fils du débardeur en écoutant ces musiques « einsteiniennes », inaccessibles et haïssables aux abonnés du dimanche, mais que vous avez, mon cher Gérard, bien tort d'appeler asociales. Puisque vous parlez d'Einstein : je doute que vous appeliez asociales les hautes mathématiques, qui sont pourtant accessibles à bien peu de mortels. Et je ne sais pas si les plus utiles applications scientifiques s'inventent dans les centres où vivent les maîtres des gratuites et pures mathématiques. Mais je connais les inexplicables et vivifiants effets de la présence, dans un pays, de quelques grands maîtres (bien plus admirés de quelques-uns qu'applaudis ou même connus du public) sur le tonus de la vie musicale (celle qui intéresse le grand public) de ce pays, — et l'abaissement de ce tonus lorsque ces hommes viennent à disparaître.

Est-ce que — toute question de principe mise à part — ces joyeux planificateurs de l'esthétique « saine » et optimiste s'imaginent qu'ils donneront une nouvelle vigueur à la musique en châtrant les musiciens ? Car seuls les musiciens virils persisteront sur les chemins pierreux de la musique qui-ne-plait-à-personne. Le compositeur qui écrit la musique hermétique qu'il a entendue dans son imagination et le pianiste qui préfère les Concertos de Roussel et de Pyper au concerto de Tchaïkovsky sont même chez nous, comme à Moscou, tous les jours tentés de trahir leur idéal pratiquement donquichottesque pour écrire du néo ceci ou cela (« se retirer, comme dit si bien Virgil Thomson, sur la ligne Brahms ») et pour jouer les œuvres de routine qui promettent engagements et succès. Mais, à Moscou, il leur est en plus défendu de résister à ces tentations. Et voilà, d'ordre du parti, un musicien de moins et un épigone de plus, tenu par décret à faire une musique qui n'est que mensonge, à rugir ridiculement et symphoniquement, à la façon du lion du *Songe d'une Nuit d'Été*.

Faut-il ajouter que je ne jugerais pas autrement si j'étais collectiviste, marxiste, stalinien ? Même si j'admettais alors le principe de la planification musicale, je constateraï que le plan esthétique qui aboutit à Chostakovitch et à Khatchatourian, est aussi absurde qu'un plan industriel qui tendrait à remplacer les bicyclettes d'acier par des diligences en carton pâte. Étrange erreur de perspective d'ailleurs, chez des gens nourris à l'école de la dialectique historique. A Vienne, naguère, les atonalistes (quand ils faisaient de la politique) étaient en général marxistes, et réciproquement. Pourtant, les Russes ne sont pas moins doués pour la musique que les Viennois... Serait-ce que toutes les traditions occidentales greffées sur leur musicalité autochtone y figurent un élément artificiel mal compris, mal assimilé ?

C'est sans doute, ami Jacques, une « vieille tendance idéaliste » que « de dissocier de manière radicale le monde des faits et le monde des idées », et il n'est pas moins indéniable que toute la personnalité d'un musicien (personnalité dans laquelle les convictions politiques ont leur place), n'entre en jeu lorsqu'il écrit sa marche funèbre. Mais ce serait vraiment d'un idéalisme à la deuxième ou troisième puissance que de croire qu'il y a une vérité politique, une vérité esthétique, une intelligence discriminatrice, une pureté de cœur, et enfin une harmonie préétablie de tous ces éléments dans l'existence d'un musicien pour donner naissance à une musique authentique. Que deviendra sa Marche s'il a choisi le parti de la justice par opportunisme ? S'il suit le parti de l'oppression sans le reconnaître pour tel, et d'une âme de Samaritain, etc..., etc... ?

De plus, il y a des chenapans qui deviennent purs devant le papier à portées ; il y a d'honnêtes gens qui écrivent de la musique si « empruntée » que l'on n'ose les regarder en face lorsqu'ils vous la montrent.

Et puis si aujourd'hui (aux Dieux ne plaise), il survenait, dans quelque coin du monde, une guerre civile entre communistes et anticommunistes, j'imagine que nous sommes d'accord pour penser que l'on trouverait alors de chaque côté de la barricade des hommes dignes d'écrire des musiques valables — et que vous jugeriez de leur mérite de musicien sans que leurs adhésions politiques pèsent dans la balance, ni les vôtres.

Pendant que j'écris ceci, nouvelles nous viennent d'Italie : M. Toscanini annule son concert à Paris, pour protester contre l'attribution à la France du territoire de Brigue et de Tende. Voici

[IV] « LE MUSICIEN DANS LA CITE »

donc un musicien antitotalitaire, de plus, qui accepte le principe totalitaire de l'empiétement du politique sur le musical. Ce n'est qu'à l'égard d'un pays totalitaire que ce mode de protestation serait plausible : parce qu'il n'y en aurait point d'autre. Au lieu qu'à Paris, le patriote Toscanini, en marge et tout indépendamment de sa besogne musicale, aurait pu exprimer, en toute liberté, sa désapprobation, justifiée ou non. On l'aurait écouté avec tout le respect dû à son autorité et à son âge. Et qui sait ? Entraîné qu'il est à imposer ses nuances personnelles, il aurait peut-être gagné quelques auditeurs à la thèse italienne. Hans de Bülow, dans un cas analogue, aurait probablement harangué le public à l'issue du concert... Il est vrai qu'il vivait selon les habitudes d'un siècle libéral, le veinard !

¶

« C'est en effet l'homme qui est en dernier ressort le commun dénominateur entre esthétique et politique. » En vertu de quoi, en régime totalitaire, la mise au pas de l'esthétique avec la politique est de rigueur ; alors que, là où l'on n'attend pas de l'art qu'il serve quelqu'un ou à quelque chose, cette même vérité signifie que le même homme peut être à la fois passionnément dans la mêlée, en tant que citoyen, et non moins passionnément en dehors de la mêlée en tant qu'artiste.

Ce principe ne blanchit pas la « collaboration » des musiciens, mais, au contraire, l'accable : la collaboration ne consistant pas en une *activité musicale* [jouer devant ou chez l'occupant], mais dans l'*activité politique* [l'acceptation inévitable et implicite de la règle du jeu nazi] que cette activité musicale entraînait ; car sous l'obédience d'un régime totalitaire, entreprendre une activité artistique et publique, c'est devenir, sur l'échiquier politico-culturel du régime, un pion, ou un fou, ou un roi. Collaborer, e'était, non pas : jouer ici ou là ceci ou cela, mais : prendre place sur cet échiquier. Si, au contraire, — supposition dérisoire, — les vainqueurs de 40 avaient respecté les lois de l'humanité et la liberté des esprits, un musicien qui eût écrit une Marche funèbre pour les morts ennemis, n'aurait pas failli à l'honneur, mais fait un geste chevaleresque.

Autour de « Poétique musicale »

¶ Lettre ouverte à F. Goldbeck.

CHER AMI,

J'aime beaucoup votre article sur la *Poétique* d'Igor Strawinsky. spirituel et si plein de bon sens... Le « réflexe conditionné » ? travaille, pour légèrement irrespectueuse qu'elle soit, mais les musiciens, même de génie, ne sont pas des Dieux. Leurs œuvres peuvent n'être pas sans défauts. *A fortiori* leurs opinions.

Cependant, souffrez que je n'approuve point *toutes* les vôtres. D'abord au sujet de cette « gerbe » dont vous contestez la valeur. Pour ma part, je suis ravi de voir Strawinsky proclamer « chefs-d'œuvre » *Le Médecin malgré lui, Philémon et Baucis, l'Etoile, Le roi malgré lui* (c'est peut-être la seule page du livre où je sois d'accord avec mon illustre confrère ; j'en viendrai tout à l'heure à Beethoven, Wagner et Verdi). Ces opéras-comiques vous semblent désuets comme les « poufs » du Second Empire ? Voire... Gounod et Chabrier ne sont pas, ne seront jamais désuets. Oserai-je dire que vous me rappelez ici tels élèves de d'Indy (et d'Indy lui-même, traitant *Le Roi malgré lui* de « lugubre opérlette » ?) Ajouterai-je que c'est tout justement la *Schola* dont cet injuste mépris nous paraît aujourd'hui quelque peu désuet ? Je ne vous donne pas mon avis¹ pour un oracle ; mais cet avis — mot pour mot celui de Strawinsky, l'est aussi bien de Désormière, d'Inghelbrecht, de Ravel et de Milhaud : on a plaisir à se trouver en bonne compagnie. Restent Delibes et Messager. Eh bien ! là encore, je ne saurais comme vous, tenir leurs partitions pour « tirés encombrés d'objets indifférents, où l'on va pêcher le bref tronçon de formules ». Il y a beaucoup